

~~Bien qu'il ait supervisé des famines dans l'Inde coloniale, célébré la guerre impériale et envoyé des troupes pour attaquer des mineurs en grève, Winston Churchill continue d'être célébré par l'élite britannique. Il ne devrait pas l'être.~~

Dans cet article, Liam Kennedy discute le livre de Tariq Ali : [Churchill, sa vie, ses crimes](#), paru en 2023 aux éditions La Fabrique.



Aucun personnage de l'histoire politique britannique n'a peut-être été placé sur un piédestal aussi élevé que Winston Churchill (1874 - 1965). Dans la plupart des milieux politiques, le Premier ministre conservateur et ancien libéral de l'époque de la guerre continue de jouir de la réputation d'un homme aux convictions irréprochables, responsable, presque à lui seul, de la plus grande réussite de l'histoire de la nation : la victoire sur le fascisme et le rétablissement de la paix en Europe. Ce récit ne pourrait être plus éloigné de la vérité, affirme Tariq Ali, intellectuel public, historien et militant britannique-pakistanaï, dans *Winston Churchill, sa vie, ses crimes*.

L'image que Tariq Ali dépeint de l'homme que des millions de Britanniques ont un jour élu comme le plus grand individu que leur nation ait jamais produit est celle d'un réactionnaire, même selon les critères de son époque. Au sujet des femmes, il a affirmé que si nous leur permettions « de voter, cela signifierait la perte de la structure sociale » ; au sujet des Asiatiques, il a déclaré : « Je déteste les gens qui ont les yeux bridés et des nattes. . . Je n'aime pas leur odeur » ; en ce qui concerne le fascisme, il a réussi à adopter un ton légèrement plus empathique, affirmant que « si j'avais été Italien, je suis sûr que j'aurais été de tout cœur avec Mussolini ».

Mais avant tout, Churchill était à la fois un produit de l'Empire britannique et un fervent défenseur de ce dernier. Le livre lui-même a été inspiré, [selon les termes de Tariq Ali](#), par les mouvements étudiants visant à décoloniser les universités et par la [réaction viscérale](#) des médias au groupe de discussion de l'Université de Cambridge « [The Racial Consequences of Mr Churchill](#) » (Les conséquences raciales de M. Churchill). Le récit de Tariq Ali apporte un correctif nécessaire à ce qu'il appelle le « culte de Churchill ».

L'ennemi intérieur

Comme le souligne Tariq Ali, la popularité de Churchill est nettement plus grande aujourd'hui qu'elle ne l'était dans les années 1960 et 1970. Après être passé du parti conservateur au parti libéral en 1904, Churchill a brièvement occupé le poste de ministre de l'Intérieur de février 1910 à octobre 1911. Au cours de cette période, il choisit de traiter les grèves dans la ville galloise de Tonypany de la manière la plus sévère qui soit. Le ministre de l'Intérieur de l'époque avait le choix entre négocier avec les propriétaires des mines pour mettre fin au conflit social qui avait poussé 950 travailleurs à se mettre en grève, ou envoyer les troupes. Churchill choisit cette dernière solution.

Alors que de nombreux récits populaires affirment que Churchill a empêché les troupes d'atteindre Tonypany, Tariq Ali précise qu'il a bel et bien donné l'autorisation d'envoyer des troupes, qui ont pu utiliser la « [douce persuasion de la baïonnette](#) », dans la région. En fin de compte, ces forces ont repoussé les mineurs protestataires loin des mines et ont mis fin au conflit. Sur les instructions de Churchill, la version officielle des événements du ministère de l'Intérieur a été altérée. Le récit idyllique qui présente le Premier ministre britannique en temps de guerre comme un artisan de la paix, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la nation, a été repris dans des biographies hagiographiques écrites par des historiens amateurs tels que l'ancien Premier ministre du Royaume-Uni, Boris Johnson.

Les contemporains de Churchill n'ont toutefois pas été aussi prompts à blanchir ses crimes. Après avoir retourné les troupes britanniques contre des citoyens britanniques, sa réputation a été ruinée dans une grande partie de la classe ouvrière. Comme le note Tariq Ali, « il n'a jamais pu faire oublier cet épisode. . . Même pendant la Seconde Guerre mondiale, les spectateurs des cinémas locaux chahutaient les images de lui diffusées par Pathé News ». En 2019, l'ancien ministre des finances du cabinet fantôme travailliste [John McDonnell](#) a décrit Churchill comme un [scélérat](#) pour ses actions à Tonypany, ce qui a suscité l'indignation de la presse traditionnelle.

La renaissance de Churchill trouve son origine, selon Tariq Ali, dans l'invasion des îles Malouines par Margaret Thatcher. « L'amour fabriqué pour Churchill et l'utilisation qui en a été faite ont fini par incarner un empire depuis longtemps disparu », diagnostique-t-il. Le *churchillisme* s'appuie sur la nostalgie impériale pour masquer la divergence croissante entre l'importance que le Royaume-Uni s'attribue en tant qu'ancien empire et son manque de pertinence sur la scène mondiale.

Une race plus forte

Dès sa naissance, Churchill a été entouré d'agents de l'empire. Issu de l'aristocratie en 1874, Churchill a passé ses toutes premières années à Dublin, où son grand-père parental, le septième duc de Marlborough, exerçait les fonctions de lord-lieutenant d'Irlande. Il a fait ses études à Harrow, l'une des sept écoles « publiques » du Royaume-Uni, un groupe d'établissements payants responsables de la formation d'une grande partie de l'élite managériale britannique. Son père, le député conservateur Lord Randolph Churchill, a été secrétaire d'État aux Indes. Les mandats des deux hommes contribueront à inculquer au jeune Churchill une croyance inébranlable dans la primauté de l'autorité britannique.

Cette conviction, associée à une obsession presque insensible pour la guerre, suivra Churchill tout au long de sa carrière parlementaire préparatoire. En 1895, il se rend à La Havane en tant que correspondant pour couvrir la guerre hispano-cubaine. Là, il se range instinctivement du côté des Espagnols et déplore que l'île ne soit plus sous contrôle britannique. « Il se peut que les années futures voient l'île telle qu'elle serait aujourd'hui si l'Angleterre ne l'avait jamais perdue – une Cuba libre et prospère, soumise à des lois justes et à une administration patriotique. . . » Il a regardé avec enthousiasme l'armée britannique affronter la résistance soudanaise lors de [la bataille d'Omdurman](#) en 1898, rapportant de manière typique qu'il s'agissait de l'un de « ces conflits spectaculaires dont la splendeur vive et majestueuse a tant fait pour conférer à la guerre un caractère glamour ».

Tariq Ali s'est donné beaucoup de mal pour ancrer Churchill dans l'époque où il a vécu. Certains chapitres passent sans qu'il soit fait mention de l'homme lui-même. Pourtant, tout au long de la longue série d'événements véritablement historiques qui se sont produits alors que Churchill était personnellement au pouvoir ou à proximité, le message reste le même : Churchill était du mauvais côté de l'histoire. Il a fermement soutenu l'utilisation de gaz toxiques contre les soulèvements kurdes en 1919-1920, il s'est « réjoui » de la réussite du coup d'État soutenu par les États-Unis et le Royaume-Uni pour renverser le premier ministre iranien Mohammad Mosaddegh en 1953 et, selon les termes de Tariq Ali, il considérait le général Francisco Franco comme « un ami de tous les instants ».

L'omission la plus choquante dans les nombreux ouvrages consacrés à Churchill est sans doute son rôle dans la famine du Bengale, qui a tué (au moins) trois millions de personnes en 1943. Tariq Ali nous rappelle que la biographie de Boris Johnson sur l'ancien premier ministre ne mentionne pas cette famine, pas plus que l'ensemble du volume de [l'Oxford History of the Twentieth Century](#). Elle reste [la seule famine de l'histoire moderne de l'Inde](#) à ne pas être le résultat d'une grave sécheresse, les denrées alimentaires ayant été détournées vers l'armée directement (dans la lutte contre le Japon) ou vers ceux qui participaient à la production pour l'effort de guerre. Tariq Ali souligne que le principal conseiller de Churchill en matière de distribution alimentaire a imputé la famine à la « fécondité irresponsable des indigènes ».

Churchill était indifférent aux souffrances massives et à la famine qui sévissaient en Inde. Pourquoi, écrit-il dans un télégramme sur un ton moqueur, « si la nourriture était si rare, Gandhi ne serait-il pas déjà mort ? ». Cette combinaison de racisme et d'autoritarisme était un principe central de la vision du monde de Churchill : il ne voyait aucun mal à l'effacement systématique des Indiens d'Amérique ou des peuples indigènes d'Australie. Il faut se féliciter qu' »une race plus forte, une race de niveau supérieur, une race plus sage ... soit arrivée et ait pris leur place », insistait-il.

Le passé est-il un prologue ?

D'un point de vue socialiste, il n'y a pas grand-chose à redire à la mise en contexte de Churchill par Tariq Ali. En tant qu'impérialiste convaincu, tout aussi désireux de maintenir les hiérarchies de classe à l'intérieur des frontières du Royaume-Uni, il est peut-être préférable de condamner Churchill à la poubelle de l'histoire. La conclusion de Tariq Ali laisse toutefois de côté la question plus urgente de l'héritage de l'empire au Royaume-Uni et de l'idéologie raciste qui s'est épanouie dans cette puissance en déclin à mesure que le colonialisme s'affaiblissait. Malgré le temps qui passe, l'élite politique britannique reste incapable de se sevrer du *churchillisme*.

Les tentatives de débattre publiquement de l'héritage de Churchill sont quasiment impossibles. Quiconque espère le faire est contraint de se heurter à un mur de patriotisme qui couvre le Churchill historique. Les sources du problème sont peut-être doubles. Premièrement, l'acceptation massive de l'idée selon laquelle Churchill a été presque seul responsable de la défaite d'Adolf Hitler et du nazisme lie l'héritage de l'ancien Premier ministre à la stabilité de l'État britannique.

Même Tariq Ali fait brièvement l'éloge de Churchill « comme le seul homme politique sérieux de la classe dirigeante qui ait compris à la fin de 1938 que l'incapacité à résister au Troisième Reich conduirait à un désastre », avant de montrer que toute analyse correcte de la Seconde Guerre mondiale renvoie manifestement à des facteurs qui vont au-delà d'un homme qui siégeait à Westminster. Au premier rang de ces facteurs figure bien sûr la contribution de l'Union soviétique, qui a perdu le plus grand nombre de soldats au cours de cette guerre sanglante et qui a efficacement défendu les nations occidentales qui la considéraient comme un adversaire.

La deuxième dimension du dilemme Churchill est que les conservateurs et autres politiciens réactionnaires continuent d'invoquer son héritage imaginaire pour soutenir leur projet politique. Il semble que chaque intervention militaire britannique et chaque appel à se serrer la ceinture et à accepter l'austérité soient légitimés par l'invocation de « l'esprit du Blitz » ou d'un autre bromure du temps de la guerre. Au cœur du *churchillisme* se trouve le nationalisme britannique, une idéologie faible et confuse qui, depuis la fin de l'empire, n'a pas de véritable récit unificateur autre que celui fourni par la Seconde Guerre mondiale. La conclusion de Tariq Ali n'aborde pas ces questions, qui devraient être au cœur de tout examen du passé de la Grande-Bretagne.

Des personnalités telles que [Paul Gilroy](#) ont tenté de fournir une analyse qui relie le *churchillisme* en tant qu'idéologie du déclin impérial au racisme d'après-guerre de réactionnaires tels qu'[Enoch Powell](#) et à des récurrences plus modernes de populisme autoritaire. La plus grande limite de l'ouvrage de Tariq Ali est que, s'il parvient à nous aider à comprendre Churchill, il ne s'attaque pas de manière adéquate à l'influence continue qu'il a exercée sur la politique britannique. Alors que l'analyse de Paul Gilroy dans [There Ain't No Black in the Union Jack](#) (« Il n'y a pas de noir.es au Royaume-Uni ») se concentrait sur Thatcher, [Liz Truss](#), la première ministre britannique du 5 septembre au 20 octobre 2022, semblait prête à suivre ses traces. Pour Liz Truss, le racisme et la politique anti-immigration restent au cœur du projet de construction d'une identité anglaise qui s'appuie sur l'héritage de Churchill plutôt que de le rompre.

L'héritage de Winston Churchill est

<https://www.contretemps.eu>

indéfendable

redaction

Confronté à la plus grande crise du coût de la vie de mémoire d'homme, le parti conservateur cherchera à enflammer ces soi-disant questions de guerre culturelle chaque fois que possible. Son image de la nation est, comme celle de Churchill, construite sur les champs de guerre et les camps de torture de l'empire. Le livre de Tariq Ali est un correctif utile au culte de Churchill qui a fini par dominer la culture britannique. Son étude montre clairement qu'il n'y a pas de voie vers un avenir socialiste et internationaliste sans remettre en question cet héritage.

*

Publié d'abord par [Jacobin](#). Traduit par Christian Dubucq pour *Contretemps*.

Liam Kennedy est chercheur au [Communication Workers Union](#) (CWU) et rédacteur au magazine [Red Pepper](#).